

Parmi tout un monde de souvenirs et de pensées, surgissait en lui ce sentiment de l'âge. "Me trouvera-t-elle bien vieilli, bien différent de mon dernier portrait?" se disait-il. Ce dernier portrait datait de sept ans au moins. En voici plus de douze que Marguerite n'avait vu son père, — qu'elle continuait à appeler souvent dans ses lettres par espièglerie gentille, "le beau Fanteuil", suivant une tradition oubliée maintenant à Paris.

"Le beau Fanteuil"... Qu'il était loin! Ce surnom le ramenait à la période mondaine qui précéda son premier mariage. Il se voyait conduisant les cotillons, évoluant sous les yeux guetteurs et indulgents des mères, parmi les sourires empressés des jeunes filles. Il savait bien qu'il n'avait qu'à choisir: aucune ne lui dirait non. Ne possédait-il pas, outre sa belle fourrure, quelques centaines de mille francs, placés dans la maison d'un oncle heureux en affaires, qui l'associait à sa fortune? Et n'ajoutait-il pas à tant d'avantages un don de plaire, inhérent à sa bonne grâce, à l'affabilité, à la gaieté d'un caractère, dont il ne s'avouait pas la faiblesse?

C'est ainsi qu'il avait épousé une héritière, jolie fille par-dessus le marché, Mlle Marguerite Verlain, dont le père dirigeait une des plus fortes études d'avoués de Paris. Et il n'imaginait pas que le malheur pût jamais le toucher, au moment même où s'acheminaient vers lui les pires catastrophes.

En quelques rapides années, "le beau Fanteuil", si heureux jusque-là, connut toutes les tristesses. Son oncle perdit leurs deux fortunes dans un krach, et se suicida. Son beau-père Verlain mourut d'une congestion cérébrale, et sa jeune femme, saisie par la terrible nouvelle, au moment

de devenir mère pour la seconde fois, succomba en mettant au monde un enfant, qui ne vécut point.

Jacques Fanteuil demeura veuf et personnellement ruiné. Cependant, comme tuteur de la petite Marguerite, — nommée du même prénom que la pauvre morte, — il disposait d'importants revenus. L'héritage Verlain était considérable, et partagé en deux parts seulement. Mme Fanteuil n'avait qu'une soeur, mariée elle-même à un Américain fort riche, et qui allait le devenir plus encore. La fillette orpheline, de par le régime dotal sous lequel s'étaient mariée ses parents, aurait droit à tous les biens de sa mère.

Jacques adorait cette enfant. Mais, à l'époque où il perdit sa femme, il était encore trop "le beau Fanteuil", pour que les joies un peu austères de la paternité fussent à remplir sa vie. Un moment arriva où les soins de l'éducation, et même la présence de Marguerite, pesèrent quelques peu à sa liberté masculine. Et, précisément, cette crise matérielle et morale, coïncida avec les instances de Mme Baxton, la belle-soeur d'Amérique, la seconde demoiselle Verlain, qui, dans sa demeure immense et somptueuses de New-York, souffrait de n'avoir pas d'enfant, et faisait des vœux pour qu'on lui confiât sa petite nièce.

Jacques Fanteuil consentit à se séparer de sa fille. "Dans l'intérêt de la chérie", déclarait-il. Et il s'en persuadait lui-même, car, ainsi, Marguerite aurait la sollicitude, les gâteries, et aussi la surveillance d'une seconde mère, non moins tendre que la véritable, au lieu d'être abandonnée aux institutrices ou enfermée dans un pensionnat.

"Je ne l'emmène, d'ailleurs, que pour un temps", affirmait Mme Bax-